

—Oui, madame, tout est prêt. Mon lieutenant peut rentrer. Il est probable que ça ne tardera pas. Je viens d'entendre le clairon de garde sonner la rentrée du régiment.

—Ah! tant mieux... Tiens, c'est lui, sans doute... il me semble que j'ai entendu refermer la grille du jardin.

L'ordonnance courut ouvrir la porte de la cuisine et répondit:

—Oui, madame, c'est mon lieutenant.

En un clin d'œil, la vieille dame fut en bas de l'escalier, et, juste au même moment, Jean Rizocourt franchissait le seuil du vestibule.

—Comment vas-tu, mon enfant?

—Et toi, mère, ton rhumatisme te tourmente-t-il un peu moins?

—Oui, ça va mieux. Tu n'es pas trop fatigué, toi?

—Non, non, on se fait à tout, vois-tu. Mais je suis trempé jusqu'aux os, aussi je vais d'abord changer de vêtements. Nous nous occuperons tout à l'heure de ce qui me tient tant au cœur, tu sais.

—Parfaitement, va te changer d'abord, ne prends pas froid.

—J'y vais. Mais comme tu parais soucieuse, ma bonne mère! Réellement, tu n'es pas plus souffrante? On dirait que tu as pleuré!

—Non, non, c'est la couture qui me fatigue les yeux. Allons, va vite!

Et Mme Rizocourt remonta vers sa chambre, pendant que le lieutenant entra dans la sienne qui était au rez-de-chaussée, en face de la cuisine.

Dix minutes plus tard, il rejoignait la vieille dame qui l'attendait au coin de son feu.

Après avoir de nouveau embrassé sa mère, le jeune homme demanda:

—Voyons, qu'as-tu pour être aussi triste, ma pauvre maman? C'est ainsi chaque

fois que je m'absente deux ou trois jours. Quand je rentre, au lieu de te montrer joyeuse de mon retour, tu m'accueilles avec une figure de l'autre monde. Je constate même que, depuis quelque temps, ta tristesse ne fait que s'accentuer, et cela **me paraît d'autant plus incompréhensible** que tu devrais être heureuse de mon bonheur. Pas du tout. Plus nous approchons de la cérémonie qui m'unira à ma chère Marguerite, plus tu es sombre et préoccupée.

Mme Rizocourt poussa un soupir et ne répondit pas. Puis, s'avisant tout à coup d'un détail qu'elle n'avait pas encore remarqué:

—Tiens, fit-elle, tu as mis tes bottines vernies, ta tenue numéro un. Pourquoi? Pourquoi n'as-tu pas pris tes pantoufles et ton veston de molleton?

—Tu as donc oublié qu'arrive aujourd'hui à Gérardmer l'oncle de ma fiancée, l'oncle Werner, et que je dois lui être présenté ce soir même. Je ne peux pourtant pas me mettre en négligé pour la première fois que je suis appelé à me trouver en face du terrible oncle d'Alsace, comme l'appelle Margot.

—M. Werner ne faisait pas tant de cérémonie, lui! Autrefois, avant la guerre, quand nous habitions Kaysersberg et qu'il était notre proche voisin, il venait presque toujours à la maison avec ses sabots.

—Possible. Mais ce qui est permis entre **voisins ne l'est pas entre étrangers**. De plus, ma situation de fiancé m'oblige à un certain décorum.

Et après une minute de réflexion:

—Est-ce drôle tout de même, cette coïncidence! Que ma famille ait connu il y a vingt ans l'oncle de celle que la Providence devait mettre sur ma route pour mon bonheur!